

# Phénoménologie et linguistique: un entrelacs

*Antonino Bondi, David Piotrowski & Yves-Marie Visetti*

École Normale Supérieure de Lyon

École des Hautes Études en Sciences Sociales, Paris \*

[antonino.bondi@ens-lyon.fr](mailto:antonino.bondi@ens-lyon.fr)

[david.piotrowski@ehess.fr](mailto:david.piotrowski@ehess.fr)

[yves.visetti@ehess.fr](mailto:yves.visetti@ehess.fr)

*ABSTRACT.* À l'occasion de ce numéro de *Metodo* invitant à conjoindre linguistique et phénoménologie, nous nous proposons de rappeler dans cette brève étude quelques-unes des dimensions qui nous paraissent repérer leurs relations, à la fois délicates et essentielles : cela non pas sur le mode d'une reconstitution doxographique ou historique, mais en travaillant à expliciter, à partir de nos positions dans le champ des sciences du langage, une intrication nécessaire de leurs enjeux, qui pourrait appeler de part et d'autre à une réorientation sensible jusque dans leurs premiers moments. Pour cela, il nous semble nécessaire de replacer le questionnement dans un espace où la réflexion phénoménologique rencontre d'emblée la perspective sémiotique, mais entendue ici dans un sens large : débordant le seul fait du langage et des langues, ou toute réanimation de signes déjà institués, pour envisager une sorte de sémioticité primordiale, toujours imminente dans une expérience orientée, sollicitée, portée, par les sémiogènes.

---

\* *Correspondence:* Antonino Bondi – ICAR, Ecole Normale Supérieure de Lyon – 15, Parvis René Descartes, F-69342 Lyon, France; David Piotrowski, Yves-Marie Visetti – LIAS, École des Hautes Études en Sciences Sociales – 190-198 Avenue de France, F-75013 Paris, France.

## Introduction

À l'occasion de ce numéro de *Metodo* invitant à conjoindre linguistique et phénoménologie, nous nous proposons de rappeler dans cette brève étude quelques-unes des dimensions qui nous paraissent repérer leurs relations, à la fois délicates et essentielles : cela non pas sur le mode d'une reconstitution doxographique ou historique, mais en travaillant à expliciter, à partir de nos positions dans le champ des sciences du langage, une intrication nécessaire de leurs enjeux, qui pourrait appeler de part et d'autre à une réorientation sensible jusque dans leurs premiers moments.

Pour cela, il nous semble nécessaire de replacer le questionnement dans un espace où la réflexion phénoménologique rencontre d'emblée la perspective sémiotique, mais entendue ici dans un sens large : débordant le seul fait du langage et des langues, ou toute réanimation de signes déjà institués, pour envisager une sorte de sémioticité primordiale, toujours imminente dans une expérience orientée, sollicitée, portée, par les sémiogénèses.

Une voie s'offre ici, frayée naguère par Merleau-Ponty (dorénavant M.-P.) : explorer d'emblée la dimension expressive de toute expérience, pour y reconnaître la source première livrant le sens véritable d'un "primat de la perception" : radicalisation *expressiviste* de la phénoménologie qui fonde le recouvrement mutuel du langage et de la perception, et engage vers de possibles généalogies, ouvrant elles-mêmes sur une diversité de régimes de sémiotisation, au premier rang desquels, donc, ceux de la parole et des langues.

Ainsi, reprenant le fil de la pensée merleau-pontienne, peut-on déployer l'homologie chiasmatisée de toute praxis perceptive et du langage, et remonter à leurs racines communes, perpétuellement renouvelées dans la parole et le sentir. Le principe phénoménologique d'un *primat de la perception* se voit lui-même recompris sous l'horizon de sémiogénèses, actuelles ou imminentes, qui sont à la fois résolutions et relances du fait expressif.

Poursuivant dans cette direction, on réalisera que ce premier plan de

l'apparaître n'est pas séparable d'une diversité *normative* où perspectives esthétiques et éthiques s'entremêlent, engageant des perceptions et des praxis évaluatives, des formes d'attention spécifiques, des répertoires normatifs valant comme institution. C'est donc le défi conjoint d'une phénoménologie sémiotique, comme d'une linguistique phénoménologique, que de restituer dans l'apparaître même du langage – dans la parole et à travers l'intrigue du sens qui s'y noue – le jeu des modalités, gnomiques comme déontiques, instituant une *société de destinataires* mis en situation de *devoir répondre à des appels*.

Nous commencerons donc avec un rapide tour d'horizon de quelques-unes des configurations épistémologiques où le questionnement phénoménologique prend place de façon plus ou moins explicite, principalement ici dans le cadre des disciplines du signe et du sens, et dans certains champs de connaissances afférents (par exemple, dans les sciences cognitives). Disposant de ce premier référentiel, nous présenterons ensuite, parfois en connexion, parfois en contraste, les diverses façons dont nous avons nous-mêmes travaillé au croisement de ces perspectives, et ainsi instruit la problématique expressiviste ci-dessus mentionnée, du point de vue des disciplines sémiolinguistiques,<sup>1</sup> et en empruntant aux appareils conceptuels de la phénoménologie (pour l'essentiel Husserl et Merleau-Ponty). Dans un troisième temps, qui reprend et élargit ce qui précède, il s'agira de reconsidérer l'entrelacs entre les entreprises phénoménologiques et sémiolinguistiques pour, d'une part, prendre la mesure de ses effets au plan gnoséologique, et d'autre part, rassembler quelques-uns des termes les mieux susceptibles de configurer un espace problématique commun : *plans d'expression, normativité, valeur, appel* (destination et réponse).

---

1 Le terme de *sémiolinguistique* veut mettre en avant la question de la sémiogenèse dans la variété de ses formats (englobant le signe linguistique au sens usuel). En même temps il ouvre de façon tout à fait générale sur la question de l'émergence de tout plan de sémiotisation tramant les formes et les valeurs d'une existence humaine. On ne fait ici que reprendre le schéma saussurien d'une linguistique située dans le cadre d'une sémiologie générale.

## 1. Quelques configurations épistémologiques attestées

Si l'on prend la question du côté des sciences du langage, on pourra se tourner, soit vers la forme de présentation empirique que ces sciences se donnent, soit vers leur projet gnoséologique et leurs constructions théoriques. Dans un cas comme dans l'autre on pourra reconnaître une forme de concernement phénoménologique, plus ou moins explicite, et intégrant parfois des éléments tirés de la littérature phénoménologique.

Pour ce qui concerne par exemple la facture théorétique, on cherchera à y dégager des composantes phénoménologiques : parfois déclarées comme telles (Jakobson, Bühler à l'occasion) ou bien qui réclameraient à l'évidence une relève de cet ordre (Saussure : conscience des sujets parlants, modes d'existence du signe), parfois aussi présentes en filigrane sous une facture souvent formalisante (Hjelmslev, cf. ci-après). Embrassant plus large encore, on pourra retenir toute reprise de *themata* (organicité, champ, forme, structure) que les courants scientifiques comme philosophiques affiliés à la phénoménologie ont marqué d'une empreinte telle qu'il semblerait impossible de ne pas y faire référence – quel que soit en réalité le statut que l'entreprise linguistique accorde à cette reprise. On pourra même aller jusqu'à prêter attention à certaines conceptions, qui auront pensé trouver dans l'analyse phénoménologique une base légitimante pour une conception expérialiste du sens, traduites *in fine* dans une variété ou l'autre de mentalisme représentationaliste et schématisant (linguistiques dites cognitives).

En réalité l'incidence de la phénoménologie husserlienne dans l'entreprise linguistique reste ténue et fragile, quelle que soit la façon dont cette phénoménologie est envisagée : comme une méthode descriptive sensible aux conditions d'un apparaître (avant toute perspective théorétique), comme un rapport gnoséologique à ce même apparaître (selon une recherche de ses régimes de constitution), ou encore comme un simple canevas de ressources conceptuelles (en définitive déliées des interrogations premières d'une

phénoménologie). Dans certains cas (Hjelmslev, par exemple<sup>2</sup>) on trouvera comme un réinvestissement du legs husserlien (celui des *Recherches Logiques*), mais converti en une sorte de ressource qualifiante en vue d'une objectivation scientifique à teneur logiciste (les rapports de dépendance de la glossématique). Mais plus souvent, l'essentiel de la reprise phénoménologique dans les sciences du langage contemporaines se fait en dialogue avec l'œuvre de Merleau-Ponty. D'une part en vue de se rattacher à un principe de " primat de la perception " que M.-P. n'a cessé de travailler en y inscrivant de façon toujours plus précoce la dimension sémiotique de l'expérience. D'autre part parce que la multiplicité des couches de sens qui s'offrent au cœur de l'être au monde merleau-pontien renvoie immédiatement aux thématiques travaillées dans les courants dits herméneutiques de la phénoménologie (Heidegger, Gadamer, Ricœur) ou dans d'autres, illustrés par des auteurs comme Dewey, Mead ou Polanyi. Tous courants et thématiques auxquels la réflexion linguistique ne peut manquer de se trouver confrontée.<sup>3</sup>

Si les rapports entre recherche phénoménologique et linguistique se sont ainsi principalement alimentés depuis quelques décennies aux perspectives ouvertes par M.-P., c'est au fond parce que la réflexion

---

2 cf. BONDI 2011 ; 2016.

3 En écho à ces démarches, et souvent motivées par des questions cognitives, on rappellera, dans le contexte anglo-saxon, les synthèses remarquées en leur temps de H. Dreyfus (DEYFUS 1979) ou de G. Lakoff (LAKOFF 1987), œuvres d'ambition synchrétique et certainement méritoires, mais qui auront de fait manqué la question, à nos yeux centrale, d'une perception qui puisse être originairement sémiotique et sociale – lacune que l'on retrouve dans les travaux tant linguistiques que cognitifs qui se seront recommandés de ces écrits. D'un style bien différent, on citera en France les travaux de J.-C. Coquet, qui entre linguistique et sémiologie générale, et à travers une discussion nourrie des écrits de Benveniste, fait remonter un dispositif de facture merleau-pontienne au cœur de son modèle énonciatif (COQUET 2007). Choisisant de se limiter ici aux exemples les plus manifestes, on citera également la relecture merleau-pontienne que P. Monneret propose de la linguistique guillaumienne ; la perspective énacliviste du linguiste D. Bottineau ; quelques numéros de revues également (CADIOT éd. 2012 par exemple), qui attestent, sous diverses formes, d'une communauté de nature entre activité de langage et activité perceptive, en retrouvant pour l'occasion telle ou telle part de l'héritage phénoménologique.

merleau-pontienne s'est sans relâche attachée à dévoiler, par avancées successives et dès le célèbre modèle de la parole comme geste, le moment natif du signe et du sens, cela dans un entrelacs nécessaire entre perception/praxis et langage, et *in fine* faisant fond sur une notion approfondie et décisive de *diacriticité*. On sait, à l'inverse, les difficultés, les blocages, les reports indéfinis, qui ont fermé l'horizon de la recherche husserlienne. Ouverte initialement sur une phénoménologie du signe qui aurait livré le modèle princeps de toute intentionnalité (dans les *Recherches Logiques*), elle s'est trouvée captée par une perspective logiciste englobante régissant toute signification. Certes, dans une phase ultérieure, rapportée dans *Ideen I*, Husserl élargit à toute perception le régime de l'intentionnalité, et tend à en faire le *terminus a quo* de toute donation de sens. Mais, d'une part, cet élargissement fonctionne sur le mode d'une conscience constituante d'objet. Et, d'autre part, l'intervention du langage dans la stratification intentionnelle est explicitement cantonnée à une fonction de support pour une trame logique ultime, qu'elle exprime, mais sans doute ne constitue pas. Le caractère phénoménologique du signe se trouve par là encore rabattu sur une fonction logique et gnoséologique dont il semble hériter d'une intentionnalité qui le précède et le surpasse. On ne s'étonne pas dans ces conditions que l'enquête sur l'apparaître du signe soit laissée pour compte, et sa genèse bien loin d'être comprise dans son principe instituant.

Les *Ideen II* procèdent à une profonde reconfiguration, mais restent tributaires d'une certaine forme préjudiciable de progression : allant du corps et du monde perçu, à la psychè et au monde intersubjectif (tous deux considérés encore selon un niveau " anté-prédicatif " de la signification), pour en repartir ensuite seulement vers le *Geist* et la socialité. Ainsi se trouve différée toute prise en compte du social et de l'institution, ce qui limite considérablement la compréhension des faits langagiers, à commencer par la parole.<sup>4</sup> Alors qu'il semblerait

4 Cette périodisation d'une partie de la pensée husserlienne est évidemment des plus sommaires. L'intersubjectivité par exemple est un thème fondamental de la pensée husserlienne du monde de la vie ; en tant que dimension originaire, elle a été considérablement travaillée dans les années récentes, en s'appuyant notamment sur les

nécessaire de se saisir au plus tôt des dimensions sémiotiques présentes dans l'ensemble des registres de la phénoménalité, en retravaillant la notion même de conscience au sein d'un monde qui ne soit pas fait de corps et d'objets nus, mais toujours parcouru de sémiogenèses actuelles ou imminentes, impliquant institutions, histoires, héritages.<sup>5</sup> Si ce canevas des *Ideen II* joue bien, comme on sait, un rôle d'inspiration première pour la *Phénoménologie de la Perception*, il n'en reste pas moins que M.-P. en aura aussitôt redessiné la perspective intentionnaliste à partir de la position d'un être-au-monde sensible et pratique, où l'ouverture du sens échappe aux synthèses noématiques, et où dès le départ geste et praxis ordonnent une expression créatrice et adressée, ressort premier pour tout langage. En dépit des nombreuses difficultés posées par ce premier état de la pensée merleau-pontienne (notamment l'énigme du caractère non naturel, normatif et institué des langues),<sup>6</sup> nous pensons que c'est en repartant de là que se trouvent le mieux préparées, et une phénoménologie comprenant le langage dès son premier moment, et une linguistique soucieuse de respecter dans la constitution de ses

---

*Méditations Cartésiennes* ainsi que sur nombre d'inédits (cf. par exemple sur ces questions les travaux de D. Zahavi). On ne peut dire qu'il en soit allé de même pour ce qui concerne les thèmes ici discutés du sémiotique et de la sémiogenèse : ce qui aurait impliqué de mieux reconnaître la façon dont les choses se font d'emblée supports de motifs, de profils, caractéristiques des jeux, des désirs, des fictions, dont elles sont les emblèmes et les médiations concrètes (les relais d'institution) ; de comprendre aussi comment se différencient les gestes pour entrer dans le jeu (toujours-déjà institué) de la participation et de la destination, comment ils se distribuent en plans de manifestation requérant travail et attention, souci de bonne formation, évaluation, rôles, alliances, demandes et rivalités entre sujets. C'est dans l'effort même d'exister sur ces plans que les sujets mutuellement découvrent leurs désirs, et se forment depuis, et pour, l'institution. Une telle réorientation sémiotique de la phénoménologie ne nous paraît possible qu'à la condition d'aller chercher dans les sciences humaines des horizons laissés en friche. On posera alors la question de savoir si une phénoménologie originellement sémiotique pourrait se développer sans réinvestir les lignées (toujours déjà sémiotiques) à partir desquelles se dessine son propre projet : lequel ne serait plus exactement recherche d'une fondation par évidences conquises, ni retour aux choses mêmes, mais plutôt fiction opérante, en situation de co-générativité avec les champs d'expérience et les savoirs dont elle tracerait la première figure.

5 ROSENTHAL, VISETTI 2008 ; 2010 ; PIOTROWSKI, VISETTI 2015 ; VISETTI 2016 ; BONDI 2014 ; 2015.

6 cf. PIOTROWSKI, VISETTI 2015.

objets les dimensions fondamentales de ce qui apparaît dans l'exercice même du langage. C'est aussi dans ce cadre que nous souhaitons voir retravaillés les thèmes, les canevas existentiels, propres à l'herméneutique de filiation heideggero-gadamérienne. Celle-ci se donne bien un arrière-plan social dès le départ (ustensilité, projet, souci, affairement, transmission), mais elle tend à ne l'appréhender qu'à travers ses dimensions textuelles, plus largement sous la forme d'une analyse des œuvres canoniques, des grands récits, des idéologies, ou encore dans la critique des doxas communément reçues. Mais elle ne cherche pas nécessairement à en restituer la facture proprement perceptive ou expressive. En même temps, s'y manifeste une forme de défiance vis-à-vis des méthodes objectivantes de la philologie, de la linguistique, de la sémiotique, de l'anthropologie (Ricoeur faisant ici exception).

A ce point il n'est sans doute pas inutile de parcourir brièvement quelques variétés des rapports entre dispositifs proprement scientifique et questionnement phénoménologique : que le discours de la phénoménologie y soit authentiquement impliqué, seulement utilisé, ou tout juste évoqué comme un autre nom d'une première livraison empirique en attente de ses cadres d'objectivation. On se permettra ainsi d'évoquer des usages du terme qui vont même à rebours des principes husserliens (comme celui de la réduction) dans la mesure où le mot de phénoménologie (quand encore les auteurs concernés lui font une place) se trouve déqualifié (relativement à ses nombreuses élaborations philosophiques) jusqu'à prendre une valeur, présumée de sens commun, qui serait celle correspondant à un empirisme naïf et naturalisé. C'est en vérité la question d'un rapport trouble et problématique entre objets et phénomènes, et pour ce rapport la quête de garanties minimales, qui traverse les épistémologies même les plus récalcitrantes devant toute interpellation philosophique.<sup>7</sup>

7 Il y a ainsi des schémas scientifiques aussi dominants qu'immaîtrisés, que bien des courants des sciences humaines et sociales ont cru pouvoir reprendre en général des sciences de la nature ; et pourtant même un Chomsky qui dès les années 1950 réduisait le signe linguistique à la donnée impersonnelle d'un symbole logique continuait



De fait, une épistémologie qui voudrait s'inscrire dans une perspective phénoménologique se trouve confrontée au problème d'une sorte de "fiction" opérant au cœur des sciences empiriques, fiction qui viendrait suppléer à une certaine contingence, tant des plans d'objectivation des phénomènes que des montages théoriques qui leur sont confrontés. Or dans une perspective husserlienne, connaître un objet c'est connaître *ses modes de constitution pour nous*. Dit en termes plus vernaculaires, il y a donc une certaine logique immanente à l'œuvre – les lois sont présumées le propre de l'objet (de son type) et comme sa marque de fabrique, et en même temps elles sont pour ainsi dire de notre fait, et ne peuvent s'émanciper de l'orbite intentionnelle d'intersubjectivités convergentes et corrélatives d'un monde passible de détermination. On notera qu'une épistémologie qui se voudrait de sensibilité merleau-pontienne risque fort d'ouvrir sur un tableau bien plus anarchique, et dispersé entre une diversité de registres modaux (désir, réquisition, normativité, institution... cf. *infra*).

C'est donc dans cette optique quelque peu élargie par rapport à la tradition philosophique de la phénoménologie, élargie également à l'ensemble ouvert des sciences humaines et sociales, que l'on peut proposer de distinguer entre ces diverses instances plusieurs sortes de rapports possibles.

1- Un rapport *d'exclusion* (mutuelle ?) où la phénoménologie se pose en gardienne d'un ordre d'existence inaccessible aux ambitions objectivantes de la science, tandis que réciproquement telle ou telle discipline lui dénie toute légitimité ou mérite si ce n'est celui d'avoir tracé un premier périmètre. Ce n'est pas simplement que l'on croie devoir construire l'objet scientifique entièrement à part d'une phénoménologie, c'est qu'on récuse en définitive toute volonté de conjuguer les vues d'une science avec celle d'une phénoménologie.

2- Un rapport de réduction, ou de dépassement supposé, de la phénoménologie par la science, mais sans rupture franche, et

---

d'invoquer un sujet de compétence capable de jugements d'acceptabilité circonscrivant l'objet-noyau de son entreprise.

cherchant même à ménager une certaine continuité. On reconnaît ainsi une certaine pertinence au moment phénoménologique dans l'édification des connaissances, sans toutefois préjuger de sa participation effective au montage proprement scientifique, qui peut de fait prendre des formes variées (parfois même il ne s'agira que d'attribuer à chaque entreprise, philosophique comme scientifique, un ordre propre d'intervention, légitimant une bienveillante indifférence). Une bonne part du débat sur la *naturalisation* qui a accompagné le développement des sciences cognitives trouve place dans cet entre-deux. De diverses façons, les protagonistes des sciences humaines cherchent à sortir d'un premier moment tendu, où l'évanescence et l'ambiguïté des phénomènes se marquent trop encore pour que le regard puisse y discerner des formes plus franches, susceptibles d'entrer dans un format de scientificité.

L'effet principal est alors celui d'une sorte de dédoublement du moment phénoménologique en une phase première, riche mais résiduelle, et une seconde, épurée, et dont la matière a été scrutée, réfléchie, parfois travaillée dans un cadre expérimental, en sorte de se prêter à la saisie des seules dimensions déterminantes pour un certain plan d'objectivation.

Tout se passe en quelque sorte comme si la démarche scientifique cherchait un appui premier en se dotant d'une frontière transductrice, présumée offrir une certaine consistance sur ses deux versants, l'un intégré au projet scientifique, l'autre valant comme matière première, et, déjà, en retour, comme lieu espéré de prise d'un certain bénéfice pratique et gnoséologique.

Un tel appui, on le trouvera parfois dans une phénoménologie naturalisée de sens commun, c'est-à-dire dans une sorte de doxa perceptive ou sémantique rappelée pour l'occasion, et puisant aussi bien dans un arrière-plan tacite que dans les formes explicites d'une culture. On y reconnaîtra aussi, d'autres fois, quelque emprunt direct au corpus de la phénoménologie – montages d'extraits de parcours descriptifs simplement considérés comme des ressources.

Cette sorte de duplication de la perspective phénoménologique se

trouve alors conférer à son versant le plus extérieur un large éventail de valeurs, qui varie selon les auteurs, les courants, les disciplines. Lorsque des systèmes d'observation ou de quantification (capteurs, mesure) sont convoqués, l'ampleur de la transduction opérée est telle qu'on ne s'étonnera pas qu'il soit très difficile de maintenir un contact intelligible avec des phénomènes qui se trouvent ainsi coupés des significations qui traversent leur existence en propre. Mais même en l'absence de tels dispositifs, il arrive souvent que ce qu'on appelle "phénoménologie" ne dépasse pas le niveau d'une heuristique délivrant une première appréhension de factnalités. Factnalités, donc, qui en dépit d'une bonne intention initiale, risquent de n'être bientôt plus qu'un arrière-plan délaissé et finalement incertain, dès le moment qu'on prétendrait en avoir dégagé des éléments suffisants à instruire une architecture d'événements bien filtrés, valant alors comme seul objet de questionnement, et avec lesquels un processus légitime d'explication pourra s'entamer. Une telle conjoncture trouve sa raison essentielle dans une conception de la phénoménologie qui ne veut y voir qu'un système de qualification ne livrant que la surface des choses, et qui réclame alors le relai d'un autre plan d'intelligibilité (de nature fatalement spéculative). Or c'est là méconnaître une dimension essentielle de la vocation phénoménologique, qui est d'identifier au plus près déploiement de l'apparaître et constitution d'un sens. En sorte qu'en découle un principe gnoséologique, qui engage à une restitution serrée, fidèle, des formes d'un apparaître par soi significatif. Un tel apparaître, qui redessine l'antique séparation entre sensible et intelligible, et découvre dans "l'objet" une multiplicité de facettes qui ne relèvent pas nécessairement d'une facture homogène et unifiante, se trouve donc radicalement incompatible avec le schème métaphysique ayant souvent cours dans les épistémologies vernaculaires. Husserl, et M.-P. à sa suite, élaborent ce principe gnoséologique selon des voies différentes, et du reste pour chacun des deux changeantes au fil de leur œuvre. On en retiendra d'abord, chez l'un, la forme dominante d'un parcours de constitution porté par une conscience égologique (ou par un concert unanime de telles

consciences), chez l'autre celle d'une rencontre et d'un équilibre incertain entre corps, champs et institutions.

De façon générale, et quitte à polariser l'espace épistémologique, on pourra opposer deux attitudes : l'une revendiquant une forme de scientificité à visée objectivante accomplie, et assumant le rejet de tout arrière-plan qu'elle n'aurait pas filtré ; l'autre soucieuse de maintenir un contact avec les formes vivantes dont elle tire ses " objets ", et comprenant toujours les limites et le sens de son entreprise, en référence à cette source et aux diverses normes sous-jacentes qui la traversent.<sup>8</sup>

Autrement dit, pour certains auteurs, le mouvement de résolution du " moment phénoménologique " par duplication en un versant externe, phénoménal, et un second, intégré quant à lui à la procédure scientifique, débouche logiquement sur une " dévaluation " du pôle phénoménologique, par formatage, filtrage ou secondarisation. Pour d'autres auteurs, il importe d'éviter une telle issue, en se situant sur une ligne de crête où le contact entre les deux versants est maintenu, sous la forme d'un dialogue nourrissant le projet scientifique, et dans une entente réciproque entre deux modalités de connaissance. À ce cas de figure peuvent être rattachés les travaux et les ouvrages d'un A. Berthoz en neurosciences. On évoquera aussi, en linguistique, le style épistémologique et démonstratif d'un A. Culioli, qui fait revivre les

---

8 Sans reprendre ici une discussion classique sur les formats empiriques de la psychologie expérimentale, on rappellera que la question des rapports entre phénoménologie et expérimentation a été abordée au siècle précédent par le gestaltiste P. Bozzi avec un concept particulier de « phénoménologie expérimentale ». Pour des discussions plus récentes à tonalité sémiotique, et toujours en liaison avec les sciences cognitives, on pourra se rapporter à certains travaux de G. Sonesson ou J. Zlatev. On évoquera aussi la notion d'*exemple* en linguistique, qui se traduit en des statuts et des traitements fort différents : tantôt donnée bien calibrée (jusqu'à se réduire à tel ou tel format de concaténation), prise comme forme empirique d'un objet déterminé, destinée à rencontrer (et le cas échéant réfuter) un dispositif nomologique en lequel réside toute l'ambition de la discipline ; tantôt, dans une perspective plus réfléchissante (au sens kantien), pointe émergée pour une phénoménalité plus étendue et incertaine, trace et indice dirigeant le regard, selon un projet de caractérisation et de typification qui donne à la notion d'objet, et à l'entreprise théorique, un tout autre statut (cf. par ex. PIOTROWSKI & VISETTI 2014, 2016).

tons d'une parole vivante (énonciatrice), et y recherche en même temps la marque d'opérations couchées dans un langage de facture théorique. L'intérêt dans ce genre de cas est bien de ne jamais clore les dimensions de sens, ni le répertoire sensible, que l'entreprise scientifique pourra prendre en compte. Cela implique de se tenir à distance de toute radicalité doctrinale, d'esquiver certaines formes de normalisation, en optant pour une conception large de la scientificité et des montages théoriques, dont il faut alors assumer l'incomplétude.

3 – Cette dernière position que nous avons rapportée dans les termes d'une "entente réciproque" entre deux discours de connaissance peut prendre la voie d'une *logique d'homologation* qui se veut plus radicale, et qui s'exprime tout particulièrement dans une forte exigence théorique dont la mathématisation devient le premier répondant. Sur le versant phénoménologique (repris de Husserl), le but de ce type de travail paraît être de retracer l'apparaître des phénomènes, en y reconnaissant des *parcours de constitution*, dialectiquement scandés par des *niveaux*, dont chacun reflète des modalités propres d'organisation, et représente un "chargement" progressif, un "moment" ou un "aspect" significatif dans ce qu'il est convenu de nommer la *constitution* du champ.

Il s'agit ainsi de rendre compte d'une "logique" de l'apparaître et de son sens, qui, bien que se traduisant initialement par une perspective plus "architecturale" que génétique, n'en possède pas moins une contrepartie possiblement dynamique, dans la mesure où le sens ainsi configuré se confond finalement avec un procès de constitution, qui se laisse assimiler au modèle d'un *flux* animé par des actes. La *constitution* est alors à entendre comme l'explicitation dynamique du bâti interne, de la "structure" du phénomène, pris comme sens, ainsi que nous l'avons dit, et susceptible d'une variété de modes de déploiements.

Ce qui est alors à la clé d'une homologation avec un dispositif scientifique, c'est d'abord l'affinité entre un projet scientifique d'objectivation et l'idée de constitution, approchée sur un mode théoriciste et systématisant, et fortement orientée vers la question

d'une connaissance d'objet.

C'est ensuite l'affinité profonde établie dans les dernières décennies avec une variété de schèmes dynamicistes développés dans les mathématiques contemporaines, offrant ainsi les meilleurs lieux scientifiques communs pour une pensée unifiée du devenir et de la forme (avec d'autres notions comme structure, système, transformation, genèse, instabilité/stabilisation...), cruciaux pour de nombreuses disciplines en sciences humaines, et tout particulièrement en sémiolinguistique.

Toutefois, de telles homologations, dont la Théorie des Catastrophes de R. Thom a pu être la première cheville ouvrière, ne vont pas sans difficultés, dans la mesure où les structures visées par les disciplines sémiolinguistiques ne relèvent pas en toute clarté d'un ordre de phénoménalité auquel le corpus philosophique de la phénoménologie nous aurait accoutumés. Ainsi, par exemple, la notion de négativité de la valeur mise en avant par la linguistique saussurienne et par une part de sa postérité structuraliste, trouve bien d'excellents analogues dans la pensée mathématique, ou bien dans une pensée dialectique de la différence : mais ceux-ci ne se déduisent pas clairement d'une méthode ou l'autre de *réduction* appliquée au champ des phénomènes entrepris (même si on y trouve de nombreux relais symptomatologiques). De plus, même quand les structures mathématiques posées en regard de tel ordre phénoménologique offrent des " insights " remarquables, elles tendent à reprendre comme simples données positives tant les manifestations sensibles qu'elles traitent que les reformulations (voire les formalisations) qu'elles leur réservent, et qui leur confèrent une teneur conceptuelle. Elles tendent à transformer les rapports de dépendances " logiques " dégagées par l'analyse phénoménologique en " niveaux " autonomes détenant en propre une certaine légalité, et qui se prêtent ainsi à une approche indépendante. Relevant de ce cas, on mentionnera le niveau *morphodynamique* avancé par J. Petitot, tant en sémiolinguistique que pour ce qui concerne la perception visuelle – niveau qui, insistons-y, prend valeur d'une couche de l'être relevant d'une intuition spécifique

et passible d'une objectivation sous l'égide d'un dispositif catégoriel et schématique reprenant et élargissant l'épistémologie kantienne.<sup>9</sup>

Qu'on nous permette de le dire ici à très gros traits : tout se passe comme si la phénoménologie husserlienne avait voulu trouver les voies d'une continuité parfaite entre un premier régime de donation par esquisses sensibles, frappé au coin de l'évidence familière (en dépit d'une incomplétude constitutive), et un deuxième régime, placé sous le mode d'une clarté présentant à la conscience les idéalités qu'elle vise. En dépit de la différence fondamentale des modes de donation, une même métaphysique de la présence se trouve invoquée dans l'un et l'autre cas : évidence de l'objet sensible présent et posé asymptotiquement à l'infini de ses esquisses, clarté de l'idéalité méthodiquement visée à travers une série d'intuitions adéquates présentifiant pleinement les étapes d'un parcours. Quoique profondément remaniée (perception par esquisses, structure d'anticipation, structure protensive/ rétensive du temps) les caractéristiques d'une intuition kantienne sont ici conservées qui permettent de reconduire un montage gnoséologique analogue à celui de la première Critique. Présence, immédiateté, évidence, détermination et formalité de l'apparaître sont des traits toujours fondamentaux, et pour ainsi dire n'appellent que le moment converse d'une extension appropriée de la panoplie catégoriale et schématique reprise de Kant. Or cette liste de traits contrevient radicalement aux caractères essentiels d'un apparaître tel que dominé d'emblée par une perspective sémiotique (actuelle ou imminente). Apparaître dont on sait qu'il se tisse dans une dialectique de présence et d'absence (laquelle ne se réduit pas à une anticipation de présences potentielles déjà définies dans leurs contours) ; dont on sait donc qu'il est en permanence porté par la médiation sémiotique, et qu'il se décide suivant de multiples régimes herméneutiques non toujours soucieux

---

9 Toutefois on ne dira jamais assez à quel point la pensée dynamiciste, telle qu'elle fut relancée par les travaux de R. Thom, a ouvert à la linguistique et plus généralement à toutes les disciplines sémiotiques, la possibilité d'envisager leurs champs propres non pas comme des compositions d'unités-signes préalablement disponibles, mais comme des configurations émergentes de formes/sens en devenir.

d'évidences ou de clarté ; et dont on sait enfin que l'indétermination qui l'habite constitutivement n'est pas en attente exclusive de détermination, mais d'abord ouverture vers d'autres signes, qui ouvrent à leur tour, sans horizon nécessaire de convergence, vers d'autres indéterminations.

Nous voyons là un geste décisif de la phénoménologie merleau-pontienne : la force sollicitante de l'apparaître, dans son concernement corporel, tient précisément à ces caractères inverses (relativement au legs kantien), qui font que toute détermination, si tant est qu'elle soit recherchée, se nourrit de la relance de nouvelles indéterminations, non nécessairement sommatives ou convergentes (contrairement au modèle noématique des esquisses perceptives). En somme, un certain Husserl (antérieur aux développements sur le monde de la vie ou plus tard sur l'origine de la géométrie) aura voulu penser une diversité de régimes de connaissance, en les rapportant à deux modes de la présence, l'un tourné vers le sensible, l'autre vers l'idéal. Si le sensible prend sens, c'est alors de par sa prise dans un faisceau d'actes intentionnels qui l'animent. M.-P., tel que nous le comprenons, s'en remet à un autre principe de continuité et d'interpénétration. Ainsi que le dit R. Barbaras : « [...] par une sorte de choc en retour, le mode d'exister propre à l'idéalité en vient à caractériser l'être-même du sensible, qui avait été ressaisi jusqu'alors à partir du corps propre. La question d'une extension possible de la relation perceptive à l'idéalité se voit résolue par une généralisation à la perception elle-même du mode de constitution de l'idéalité mise en évidence par Husserl : le Sensible n'est plus une couche positive, mais 'ce qui exige de nous création pour que nous en ayons l'expérience ».

C'est ainsi dans un mixte indécis (pour ne pas dire trouble) de sensible et d'intelligible constitutif de tout champ, que se crée le Sensible pré-cité, tout comme son versant d'idéalité. C'est de cette façon, bientôt sémiotiquement relevée, que le sensible, en tant qu'expressif, se trouve originairement investi de sens. Et cette (d'embrée double ?) création ne se distingue guère d'une sémiogenèse, en tout cas participe de sa " logique ". En sorte que, par exemple, on



en vient à comprendre la “ clarté du langage “ comme la “ clarté d’une perception “, et, dualement, la perception comme une recherche pathique et pratique de valences sensibles *exprimant* suivant divers registres sémiologiques une multiplicité ouverte de valeurs, précisément rapportées à ces registres.

Dans une telle perspective, la question gnoséologique se trouve bien différemment posée.<sup>10</sup> Elle n’est plus celle d’une unité du savoir et de fondements à trouver, elle est celle de la coexistence et de l’interdépendance de régimes sémiologiques entretenant des rapports d’entre-expression, de couplage, de transposition, de transcription, de traduction (et même d’homologie !), qu’on ne saurait synthétiser dans une architecture unifiée. La perspective husserlienne d’une commune installation d’un sujet et de ses objets sous un régime eidétique (d’essences) cède ainsi la place à ce que nous pouvons appeler une perspective d’*explicitations* organisant et valorisant les régimes pratiques et sémiotiques, et les formes de motivations et d’engagements : en sorte que le problème de la connaissance et de sa légitimité (sa “ vérité “) se voit plutôt conçu comme un problème de métabolisation entre divers régimes onto-sémiotiques, chacun valant comme un certain rehaussement, ou accentuation de l’Être, à travers des *institutions de sens*. C’est toute la signification de l’entreprise et des langages théoriques qui doit être alors repensée, et conjointement l’appareil conceptuel et terminologique tiré de la phénoménologie, qui se voit redirigé.

## 2. Premiers parcours, premiers acquis

Nous avons donc rapporté, sans prétention classificatrice, quelques positions ou jalons repérant une variété de rencontres et de jonctions

---

10 Faute de place et avec l’exigence de croiser au plus près les thèmes sémiotiques et phénoménologiques qui sont les nôtres, nous ne parlerons pas ici des approches énaclivistes proposées naguère par F. Varela et dans sa suite par E Thomson, dans la mesure où ces auteurs n’ont pas à notre connaissance élaboré un traitement suffisamment *unitaire* pour cette problématique à *deux versants*.

possibles entre entreprises phénoménologiques et sémiotiques. Dans ce paysage problématique sont apparues quelques lignes de crêtes, tendues entre les polarités suivantes : entre perspectives “ objectivantes ” et perspectives “ explicitantes ” ; entre phénoménologie de la constitution et phénoménologie de la rencontre sensible et de l’institution ; entre sensible vu comme matière hylétique, et sensible pris comme tissu de sollicitations ; entre intentionnalité (acte de conscience) et expressivité (dans une praxis engagée et opérante). A partir de ce paysage ainsi repéré, différentes sortes de parcours se sont ouverts devant nous. Il en est résulté une série de travaux centrés sur les sciences du langage et leur épistémologie, dans un aller-retour constant avec les fonds problématiques et certaines ressources tirées du corpus phénoménologique. Le rapport premier est alors celui d’une inspiration et d’une relance susceptible même de revenir éclairer sa source. Les polarités que nous venons de mentionner se sont progressivement redessinées en s’insérant dans une perspective sémiotique, ou pour le dire plus exactement, sémiogénétique, dont nous escomptons qu’elle réoriente aussi la réflexion phénoménologique.

Quand bien même il ne s’appuierait qu’à certains morceaux choisis, notre rapport à la phénoménologie est ainsi d’abord un rapport de *reprise* (au sens, précisément sémiotique – langagier, pictural, musical – de ce terme) et non pas un rapport de réplique ou d’application. La phénoménologie n’est pas prise dans son sens de retour aux choses mêmes, mais d’abord comme un certain style d’appréhension et de restitution, comme un dispositif sémiotique (fait de texte, de diagramme...) présumé déployer, révéler, expliciter (selon les positionnements des auteurs) des couches de l’expérience, en les réanimant selon un plan de parcours, une sorte de canevas supposé établir un mode d’existence, jusqu’à assumer dans l’acte de décrire l’intervention essentielle d’une “ fiction opérante ” (qui peut rester ambivalente entre un premier projet, classiquement théorétique, et un second, qui entendrait donner relief, jusque dans une diagrammatisation scientifique, aux lignes de forces d’une

expérience).

Dit plus simplement peut-être, notre horizon est celui d'une rencontre entre les "fictionnements" du discours phénoménologique et ceux propres aux disciplines scientifiques ; ceci n'étant possible qu'à la condition de convoquer – ou même de concevoir – des théories linguistiques dont les objets et les objectifs soient déjà infiltrés de certains topos, *themata* et dimensionnements présents dans le corpus de la phénoménologie. On peut mentionner ici, à titre d'exemple, toutes les linguistiques qui font une place première aux conceptions perceptivistes du sens, en écho justement au principe d'un primat de la perception ; celles qui se focalisent sur l'acte d'énonciation ; celles qui ont risqué de situer leur objet dans une dialectique entre conscience des sujets et socialité de la parole et du sens.

Sans donc un seul instant envisager de rendre compte de la variété des résonances de la phénoménologie (sous les diverses guises relatées ci-dessus) dans le champ des sciences du langage, nous nous contenterons d'évoquer simplement ici l'itinéraire et les travaux qui ont été les nôtres, et dans lesquels l'interrogation phénoménologique a pris une part croissante, à des rythmes et selon des modes d'intervention divers.

Dans un premier temps, il s'est agi d'intégrer à des travaux théoriques et descriptifs en linguistique des questionnements et des concepts issus de la tradition philosophique et scientifique de la phénoménologie. D'emblée, on se distingue des approches générativistes, computationnalistes, ou logicistes, en cela que l'on se donne comme objet premier les régimes dynamiques de constitution des signes et du sens, et que l'objectivité linguistique se voit retravaillée à la lumière des concepts d'intentionnalité, d'expression, de structure, de champ et de forme. Les principes fondateurs d'une cohésion systémique, à laquelle il conviendrait de rapporter les formes, ne sont ainsi pas originellement syntaxiques, logiques, ou ontologiques – sauf à considérer ces dimensions, non comme des préalables, mais comme des régularités émergentes au sein de pratiques sémiotiquement conditionnées. L'intentionnalité elle-même

ne trouve pas son fondement dans un programme donné hors toute sémiose, mais se constitue précisément à travers ses phases organisatrices, et sous la sanction de normes reçues – serait-ce dans la perspective d’une rupture.

Ce qui s’impose alors à une problématique scientifique inspirée par cette démarche, c’est l’idée de *dynamiques de constitution*, à travers lesquelles les formes caractéristiques de tel ou tel champ de phénomènes se *différencient* et *s’individuent*.<sup>11</sup> On théorise de cette façon une *activité* transformatrice d’un champ, une activité orientée par une “ attitude “, et transitoirement centrée sur des “ thèmes “. Ce type d’approche trouve une part de son inspiration dans le programme de refonte *dynamiciste* du structuralisme, inauguré naguère par les travaux de R. Thom ; d’une certaine façon elles en ont été une continuation, mais critique sur bien des points, passant de façon décisive par l’implication des sources phénoménologiques au cœur des dispositifs théoriques, et dans la conception même des objets.

Cela étant dit, la phénoménologie peut jouer des rôles épistémologiques et théoriques différents selon les cas.

Une première démarche centrée sur l’unité-mot, a pu consister à discerner une homologie forte, affine aux caractérisations présentées en fin de section I, entre trois, voire quatre perspectives : celle (déjà double !) d’une morphodynamique du signe saussurien,<sup>12</sup> celle ensuite d’une phénoménologie du signe linguistique distribuée en strates de conscience verbale,<sup>13</sup> celle enfin d’un ensemble de corrélats neurophysiologiques (non commentés ici<sup>14</sup>) appuyant une telle stratification.

Pour résumer, on relève en premier lieu que la structure duale de l’intentionnalité linguistique, telle que décrite par Husserl (articulation de deux ordres de “ viser “, l’un à caractère sensible, l’autre d’orientation signifiante) se retrouve dans la morphodynamique du

---

11 Dynamiques homologues en un sens à celles paraissant dans les versions les plus génétiques de la phénoménologie husserlienne.

12 PIOTROWSKI 1997, 2009, 2010, 2011.

13 PIOTROWSKI 2009, 2012, 2013.

14 cf. PIOTROWSKI 2009, 2016.

signe saussurien. En second lieu, et plus essentiellement, on observe que dans le dispositif morphodynamique saussurien les signifiants et les signifiés détiennent, de par leurs positions fonctionnelles, des significations structurales en tout point semblables à celles des objets relevant des strates respectivement " primaire " et " thématique " du champ attentionnel husserlien.

Cependant l'appareil morphodynamique permet de dégager (par voie d'abstractions fonctionnelles successives) des niveaux supplémentaires venant enrichir cette première homologation. On peut ainsi, au total, y distinguer cinq strates de conscience verbale, que le schème morphodynamique restitue comme objets possibles. Ces épaisseurs de conscience verbale ne sont pas à prendre comme des niveaux d'objets distincts ni comme des étapes d'un déroulement fonctionnel, mais plutôt comme des états du signe, possiblement co-présents, et prenant différents reliefs dans un champ de conscience.

Si par exemple on se focalise sur la seule position d'un paramètre dit de " contrôle ", abstraction faite de son identité spécifique et même de son effectivité, on institue par là une simple conscience de " disponibilité " sémiotique : le matériau phonétique se trouve ici porté au seuil du sens : il ne signifie rien, mais se présente comme disposé à participer d'un sens à venir. Prenant ensuite en considération la fonction de contrôle qui y est attachée, mais toujours sans la spécifier, on passe de l'état de simple disponibilité à celui d'" engagement " au sens : à ce stade, la matière phonique est promue en signe en tant qu'elle ouvre sur du sens mais sans détermination encore de ce dernier. Au stade d'intégration suivant, une spécification particulière du contrôle se trouve prise en compte, et le signifiant se trouve ainsi chargé d'un contenu en propre mais aux contours encore fluctuants (conscience de motif dans un sens affiné à celui évoqué ci-après). C'est seulement dans la phase suivante, lorsque la fonction de contrôle exerce son office en déterminant des seuils différentiateurs dans la substance du contenu, instituant des identités négatives de sens, que le signifiant renvoie à un signifié spécifique auquel, par ailleurs, comme il en contrôle l'émergence, il se trouve

consubstantiellement rattaché. Au cinquième stade de cette traversée des épaisseurs de la conscience verbale, on trouve la conscience de *remplissement* (ou de *consommation* du signe, dans un langage déjà merleau-pontien), stade non explicitement situé dans le schéma morphodynamique, mais qui en constitue une suite logique, quoique non nécessaire : il s’y agit dans l’acte de remplissement de porter un objet négatif et simplement intentionnel (le signifié) à un degré de positivité et d’effectivité supérieur, à travers par exemple, l’actualisation d’une représentation mentale, ou une détermination catégoriale, ou encore le renvoi à un référent. On sort ici du champ sémiolinguistique.

D’autres recherches<sup>15</sup> se sont développées à partir d’un retour critique aux écoles historiques de la Gestalt et de la microgenèse, et en même temps à la philosophie phénoménologique, parcourue le long d’un axe allant de Husserl à Merleau-Ponty en passant par A. Gurwitsch.<sup>16</sup> On reprend ces diverses sources pour construire un discours objectivant, ou, plus exactement, un discours *explicitant*, qui fait jouer à l’*“Etre-au-Monde”* (corporel, pratique, intersubjectif), ainsi qu’à certaines structures du champ de conscience (figures-fonds, thématization), le rôle d’un modèle général, transposable – sans propos réductionniste – à diverses pratiques sémiotiques, et d’abord à l’activité de langage. L’analyse s’organise dans un premier temps à partir de la structure microgénétique de la thématization, envisagée du point des routines et des normes, plutôt qu’à partir d’une légalité systémique. On cherche ainsi à construire un cadre théorique qui réponde aux besoins d’une linguistique textuelle et interprétative, tout en ouvrant sur une description de style phénoménologique de la valeur linguistique.

---

15 CADIOT & VISETTI 2001, 2006.

16 Pour une reprise critique de la théorie du champ thématique de A. Gurwitsch, et son intégration dans un dispositif linguistique d’ensemble, cf. CADIOT & VISETTI 2001, chap. 2 & 3 ; VISETTI 2004c, d. La conjugaison d’éléments pris à Merleau-Ponty et à Gurwitsch est favorable au rapprochement entre phénoménologie et sémiotique par nous préconisée. On retrouve certains de ces ingrédients, mais utilisés différemment, dans les travaux sémiotiques de G. Sonesson.

On vise ainsi à resserrer les liens entre linguistique, sémantique des textes, et phénoménologie de l'activité de langage, reconstruite dans le cadre d'une *théorie des formes sémantiques*, le principe adopté étant toujours de décrire les formations sémantiques comme déploiements et stabilisations de formes dans un champ (lequel ne s'arrête évidemment pas aux bornes de l'énoncé).<sup>17</sup> La théorie de ces *formes sémantiques* se présente alors comme une théorie continuiste et dynamiciste co-articulant plusieurs phases ou régimes de sens, en profonde homologie avec certains modèles gestaltistes et microgénétiques des champs perceptifs.<sup>18</sup> Elle s'organise autour de phases *génériques* et *instables* (appelées *motifs*), donnant précisément lieu à des descriptions de facture gestaltiste et microgénétique. Ces phases instables se différencient dans le cadre d'opérations de *profilages* et de *thématisations*, co-actives dans la microgenèse énonciative.<sup>19</sup>

Si l'on partage bien ainsi l'orientation " perceptiviste " de certaines théories linguistiques contemporaines (cognitives, par ex.), c'est au titre d'une perception conçue d'emblée comme sémiotique et interprétative, c'est à dire nativement conditionnée par les activités socio-symboliques attenantes<sup>20</sup>. De plus, notre perceptivisme semble à

---

17 Par exemple, au niveau textuel, le repérage de formations non nécessairement alignées sur le découpage en constituants syntagmatiques (telles que faisceaux d'isotopies, rythmes sémantiques, motifs étalés/diffus), est crucial pour l'analyse thématique.

18 CADIOT & VISETTI 2001 ; VISETTI & CADIOT 2006.

19 Ont été abordées dans ce cadre des questions de lexique (polysémie, figures, idiomatité), puis de sémantique des genres proverbiaux, à travers une extension de ces modèles à des structures sémantiques et thématiques relevant d'un niveau proprement textuel (motifs narratifs et topoï, acteurs et agonistes). Dans une perspective semblable, d'autres auteurs ont entrepris de repenser des structures textuelles plus étales ou plus diffuses, telles que des rythmes ou des isotopies (MISSIRE 2013). En sorte qu'une bonne part des formants sémiolinguistiques (du texte au sub-morphème) possiblement invoqués par l'analyse linguistique se trouve à présent appréhendée, décrite, repensée – expression comme contenu – dans ces cadres unifiés, où une notion *sémiotique* de *motif*, étendue et diversifiée, joue un rôle clé.

20 Quitte à se répéter, soulignons qu'on se tient ici dans la ligne d'un *primat de la perception* entendue au sens merleau-pontien d'une perception nativement expressive, comme telle tournée vers les sémiogenèses, et engagée dans un rapport dit *chiasmique* au langage.

certain égard plus radical que celui que l'on retrouve dans d'autres approches : nous posons clairement en effet que *son et sens doivent être perçus l'un par l'autre*, avant que d'être éventuellement logiquement ou conceptuellement repris (par couplage à d'autres régimes de sémiotisation). En même temps, la valeur linguistique se forme dans la transaction sociale : une transaction toujours suspendue à la parole suivante, à l'interprétant temporaire en laquelle, peut-être, elle pourra se monnayer.

Ces différents travaux, qui relèvent d'une approche à la fois théorique et descriptive propre aux sciences du langage, tout en rejoignant parfois une préoccupation épistémologique plus générale, s'inscrivent dans une perspective plus vaste, qui serait celle d'une *anthropologie sémiotique* croisant disciplines sémiotiques, sciences cognitives, sciences de la culture, en retravaillant notamment les modèles de l'expression et de la sémiogenèse.<sup>21</sup> Le modèle par exemple des formes sémantiques (évoqué ci-dessus) apparaissant alors comme un cas particulier au sein d'une variété de modèles valant pour d'autres régimes sémiotiques, non exclusivement langagiers (ex. images, musiques). On contribue ainsi, dans une veine plus philosophique, à questionner la phénoménologie elle-même, en explicitant les rudiments d'une *phénoménologie qui soit originellement sémiotique*, tout en restant attachée au principe merleau-pontien d'un primat de la perception. Joue ainsi un principe d'aller-retour entre deux pans d'activité : théorie et analyses linguistiques, d'une part, théorie perceptive et sociale des formes sémiotiques, d'autre part, une certaine guise de la phénoménologie, ainsi sémiotiquement réorientée, valant toujours comme fond, ressource ou horizon.

Plus avant, il nous semble important de se doter de pensées, de modèles si l'on veut, qui établissent des continuités entre le moment phénoménologique intime des situations, et celui, phénoménologique et social, de la reconduction des rôles, des pratiques et des institutions. Pensées, et modèles, que l'on pourra développer alors suivant ces

---

21 BONDÌ, 2012 ; 2014 ; 2015 ; 2016b ; VISETTI, 2016 ; LASSÈGUE, 2016 ; LASSÈGUE, ROSENTHAL & VISETTI 2009 ; ROSENTHAL, 2011 ; ROSENTHAL & VISETTI 2008; 2010



diverses perspectives sans jamais les rapporter à quelque intentionnalité ou subjectivité séparément constituées.<sup>22</sup>

Or on mesure la difficulté d'une telle requête : ne risque-t-on pas de réorienter les parcours de la phénoménologie en direction d'une sorte d'anthropologie sociale et culturelle, appelée à orchestrer une somme d'expériences privées ? On conçoit bien alors que le passage soit malaisé, entre une phénoménologie trop tardivement sémiotique à notre sens, et certaines linguistiques qui, croyant devoir satisfaire à quelque format mal repris de la connaissance scientifique, n'assignent à la réflexion phénoménologique qu'une fonction auxiliaire ou périphérique. Le cœur du problème en vérité se situe dans les formes d'une expérience qui, dans ses phases les plus originaires, soit en mesure de prendre en charge des déterminations culturelles ou sociales, valant tout autant dans le registre sensible que dans les autres registres du sens.

Une voie cependant peut s'offrir, frayée naguère par M.-P. : explorer d'emblée la dimension expressive de toute expérience, pour y reconnaître la source première livrant le sens véritable d'un " primat de la perception ". *Fait expressif*, ou *expression* au sens le plus général, qui ainsi n'apparaît pas comme une étape seconde dans le décours de l'expérience, ou comme une fonction spécialisée du vivant, mais comme une donnée primordiale de l'être au monde : expressivité

---

22 C'est, au-delà, un enjeu essentiel pour une anthropologie sémiotique : conjuguer perceptibilité et socialité dans la formation des « communautés et des institutions de sens », en les faisant opérer d'emblée dans le cadre d'*activités symboliques*, approchées en recroisant des problématiques phénoménologiques, pragmatistes et cassireriennes. Ainsi que nous l'écrivions avec d'autres collègues (LASSÈGUE, ROSENTHAL & VISETTI 2009 ; BONDI 2015) : (i) la socialité du sens doit être d'emblée rapportée à des formes et des activités symboliques, qui redirigent en permanence les interactions et conditionnent la formation des valeurs et des utilités, (ii) le sens en tant que social ne se sépare pas d'une recherche d'expression, concomitante de la formation de divers médias sémiotiques et d'une constante normalisation des conduites, fondant la possibilité d'une répétition inséparable d'une évaluation des écarts, (iii) l'historicité et la socialité du sens trouvent leur répondant, au niveau de l'expérience individuelle, dans une perception qu'il faut concevoir comme d'emblée sémiotique ; une telle perception, qui délivre directement un sens non inféré, ne se sépare pas de dispositions expressives étroitement dépendantes des médiations sémiotiques instituées.

réattribuée donc au champ dans son entier, et présentant toutes les nuances destinales d'un sentir, de l'impersonnel au personnel. Présence signifiante ainsi livrée à une praxis opérante dans le champ de la perception, présence faite aussi de retrait, en attente de résolution et de relance, sous des guises latentes comme explicites, et se confondant avec des modes médiats comme immédiats de l'apparaître. Radicalisation *expressiviste*, donc, de l'unité perceptive de la forme et du sens, qui non seulement assurera le recouvrement mutuel du langage et de la perception, mais surtout engage vers de possibles généalogies, en direction d'une diversité de régimes de sémiotisation, au premier rang desquels ceux de la parole et des langues humaines.

C'est une telle démarche, portant encore l'accent sur le questionnement linguistique, que nous avons suivie dans notre article *Expression diacritique et sémiogenèse* (2015). Les auteurs de référence sont ici Saussure et M.-P., étroitement confrontés du point de vue de leurs usages respectifs de concepts de *diacriticité*. M.-P. reprend et réinterprète les notions saussuriennes (notamment la négativité de la différence linguistique) pour développer une conception radicalement *expressiviste* (et non pas intentionnaliste) du fait perceptif, et, à partir de là, pour comprendre l'homologie chiasmatisée entre perception et langage, leur racine génétique commune, perpétuellement réinaugurée par la parole et le sentir. Ainsi le principe phénoménologique d'un *primat de la perception* se voit-il reconsidéré sous la perspective de cette racine commune, et placé sous l'emprise, actuelle ou imminente, des sémiogenèses. Le Cours sur *Le Monde sensible et le monde de l'expression*, récemment publié (2012), constitue ici une référence décisive, qui force à reconsidérer sous cet angle nouveau l'œuvre du philosophe. Soulignons que le terme de *sémiogenèse*, tel que nous l'employons dans le contexte linguistique, renvoie à l'émergence de "moments" venant à se différencier dans le flot de la parole, à travers divers formants, indécis parfois dans leurs délimitations, et variant dans leur balance entre Signifiant et Signifié, – bien au-delà donc du tableau classique livré par la tradition lexico-grammaticale.

*Sémiogénèse* est ainsi bien un terme-clé de la perspective défendue ici, prévalant sur celui de *sémiose*, qui pourrait induire facilement une vision statique du signe.

À terme, on réévalue sous cet éclairage les potentialités et les limites d'une telle reconstruction diacritique du parler-et-percevoir – ce qui par elle est encore laissé à découvert, ou même paraît inaccessible: notions problématiques de consommation et de sédimentation, narrativité, ethos, jeux et genres, normativité, position d'autrui et système des personnes. C'est qu'en effet ce premier plan de l'apparaître sémiolinguistique et des enjeux qui s'y manifestent n'est pas séparable d'une diversité *normative*, non unifiable, où perspectives esthétiques et éthiques s'entremêlent. C'est le défi conjoint d'une phénoménologie sémiotique, comme d'une linguistique phénoménologique, que de restituer dans l'apparaître même du langage – dans la parole – le jeu de ces modalités.

C'est à l'exposé de quelques pistes qui s'ouvrent à partir des positions ici acquises que la section suivante est consacrée.

### **3. Perspectives : l'entrelacs – entre phénoménologie sémiotique et linguistique phénoménologique**

Reprenons donc cette question de la normativité, et dans un premier temps sous l'éclairage des sciences du langage.

Tout sujet qui parle ou écoute dans une langue, se sait, ou se sent, passible des formes qui en relèvent, donc susceptible d'avoir à en répondre sous une variété d'angles d'appréciation: la *capacité* familière à proférer et entendre ne se séparant pas d'une conscience (marginale, peut-être) de *valuation* du dire, en tant qu'épreuve des normes linguistiques caractérisant tel jeu de langage, joué en telle situation. Une telle normativité s'approche d'abord de façon circonstancielle, et sans que l'on puisse y distinguer clairement le fait de la prescription, ni le gnomique (pouvoir/savoir) du déontique (devoir/vouloir): la norme, c'est « *ce que l'on dit (que l'on peut/doit dire)* »

*quand... ou si... ».* Il faudrait pouvoir analyser ce dispositif modal.

Cela implique de poser le problème des niveaux de perception et de structuration du plan de l'expression dans la parole, en tant que site où s'organisent et s'éprouvent ensemble une telle capacité, une telle normativité.<sup>23</sup>

Mais ces premières considérations ne touchent qu'à des dimensions que l'on pourrait qualifier de motivationnelles, dispositionnelles et stylistiques : il convient de les conditionner à ce que l'on pourrait nommer *l'intrigue du sens* en cours, en tant qu'elle mobilise une diversité d'instances énonciatives en réponse les unes par rapport aux autres. En somme, il nous faut confronter et si possible rapprocher deux grandes lignes de pensée concernant l'activité de langage – en réalité et plus largement, toutes les productions sémiotiques.

La première ligne de pensée replace l'activité de langage au sein d'une expérience génériquement appréhendée comme *une perception d'emblée sémiotique* : on pose que tout sens doit être *perçu* dans les formes mêmes où il se dessine, et que de plus ces formes procèdent d'une pluralité de *régimes sémiotiques*, tendus entre expressivité et normativité. C'est typiquement cette ligne qui se trouve rapportée dans la deuxième section.

La seconde ligne de pensée considère comme fondamentale la socialité des productions sémiotiques, tant pour la constitution des formes que pour celle des psychismes qui y répondent. Les propositions majeures sont ici celles des théories dialogistes ou polyphonistes, partiellement reflétées dans les linguistiques dites énonciatives, ainsi que dans divers courants de l'analyse du discours.

Les sujets de la parole sont ainsi captés d'emblée par des praxis énonciatives, qui les confrontent à diverses instances (plus ou moins abstraitement caractérisées), à des normes esthétiques et éthiques, à des finalités rhétoriques conditionnées par une économie des valeurs sémiotiques et sociales mises en jeu.

Il nous faut ainsi rechercher les bases nécessaires au montage d'un champ problématique associant ces deux lignes de pensée. D'une part,

---

23 BONDÌ, 2012 ; 2014; 2015.

en reprenant bien sûr des questionnements classiques de la linguistique énonciative et dialogiste comme de la sémantique textuelle, dans le cadre d'une *théorie des formes sémiotiques* où les champs de significations (ou de valeurs) se laissent appréhender suivant des modèles homologues à celui d'un déploiement perceptif et expressif. D'autre part, en examinant si des notions phénoménologiquement étayées comme celles de *sujet de la parole*, *d'autrui* et *d'altérité*, *d'événement expressif*, *de voix*, *d'ethos*, *de phases de l'activité*, *de modalisation*, sont à même d'éclairer cet entrecroisement de dimensions sémiotiques, sociales et subjectives.

La refonte de ces différentes notions dans l'esprit d'une phénoménologie sémiotique devrait permettre de repenser l'idée même de la subjectivité (vue alors comme subjectivation, institution croisée des champs de conscience et de la socialité), et, partant, de concevoir des notions originales de Sujets de la Parole (ou de Sujets de Texte) préservant une tension essentielle entre, par exemple, personnel et impersonnel, expression et normativité, point de vue et garantie.

Mais comment organiser l'espace gnoséologique pour faire droit à ces différentes requêtes ? Dans un précédent article<sup>24</sup> nous avons plaidé pour un dispositif à trois composantes : (i) une épistémologie dite de l'explicitation ; (ii) une théorie conçue comme un opérateur de phénomènes, un canevas générique monnayable en une variété de thématiques scientifiques ; (iii) une notion de diagrammatisation, conçue comme intervention réfléchissante sur le double versant de l'apparaître sémiotique et des idéalités mathématiques qui le restituent. Très brièvement :

*Expliciter* ensemble l'acte et les " objets " d'un connaître signifie avant tout les rendre plus clairs, plus manifestes, plus articulés, et finalement les faire exister comme des appuis nouveaux pour l'interprétation et l'action. S'agissant d'un plan de sémiotisation, une telle explicitation n'entre pas tout uniment dans un dispositif à prétention constituante ni ne procède d'une donation en toute clarté ou évidence. Elle est toujours en même temps institution et rencontre,

24 PIOTROWSKI & VISETTI 2014.

tracé de configurations à travers une phénoménologie de passages, et non de simples présentations. Dès lors, théoriser, dans cette perspective, se conçoit plutôt comme la proposition d'un canevas, d'un format générique pour une pensée herméneutique modélisante, tenant-lieu toujours provisoire pour un horizon d'explicitation. Cela reste de part en part exercice sémiotique, conscient de ses modalités "énonciatives" et de la dépendance vis-à-vis de conditions herméneutiques/ pragmatiques spécifiques.

D'où, également, la distance prise vis-à-vis des conceptions historiques de la théorisation comme élaboration d'un métalangage formel, notion souvent associée à des types épistémologiques incompatibles avec la perspective ici esquissée. Nous ne recherchons pas en effet des théories qui s'appliqueraient mécaniquement à un objet réduit, mais plutôt des théories qui définissent un type de thématique scientifique, une méthode générale de mise en forme de l'analyse, qu'il faut reprendre et transposer à chaque étude nouvelle.

Si nous assignons à de telles théories d'agir comme des "opérateurs de phénomènes", c'est qu'elles participent à leur constitution même, c'est-à-dire qu'elles invitent littéralement à *une certaine perception du champ*, à la lumière d'un certain projet gnoséologique porté par la question de la sémiogenèse. Les disciplines sémiotiques n'ont pas affaire d'abord, comme nous l'avons dit, à une matière déjà formée (*i.e.* qui serait prise dans, ou vouée à, une formalité univoque et déterminante), mais s'adressent à des "champs-matrices", qui s'organisent de façon indéfiniment variée, tant dans leurs régimes d'individuation que suivant les projets de signification qu'ils *peuvent* porter. Ainsi, en métabolisant en permanence leur propre engagement dans de tels champs, ces disciplines y précipitent comme des "tracés" qui prennent pour elles valeur de phénomènes -- ayant déjà acquis consistance de données.

Se pose alors la question des critères de réussite pour une entreprise de théorisation, toujours à considérer sous l'angle de son appareillage (incluant notations, figures, canevas descriptif, modèle analytique ...). De notre point de vue (nous y revenons plus bas), la réussite d'une

théorisation tient à autre chose qu'à la classique confrontation à l'empirique suivant le régime hypothético-déductif. Elle tient, déjà, bien sûr, à la fonction (essentielle) d'un guide pour des relevés comparatifs, au fouillé analytique ou aux vues d'ensemble qu'ouvre son usage, mais aussi à une illumination particulière du plan de l'expression, à une façon de le dessiner qui en rehausse les reliefs, les accents, le place dans un réseau de réminiscences : en somme une méthode, un exercice raisonné, conditionnant un nouvel apparaître. La question préliminaire d'un " langage théorique " n'est donc pas seulement *que voulons-nous/pouvons-nous savoir ?*, ou encore *comment délimiter le plan de phénomènes soumis au mouvement d'objectivation ?*, elle est aussi à *quoi voulons-nous nous rendre mieux sensibles, à quoi devons-nous prêter attention ?*

Connaître, dans ce registre, revient ainsi en grande partie à retracer méthodiquement des " diagrammes "<sup>25</sup> organisant un champ de phénomènes, pour, à travers ce que nous avons appelé une *sémiographie*, donner forme aux sémiogenèses. C'est à partir de cet enjeu que nous avons pu reprendre la question de la mathématisation.

Cette reconfiguration gnoséologique entamée dans nos précédents travaux trouve ici à se prolonger et à se préciser de diverses manières.

Si expliquer ou comprendre dans l'ordre sémiotique revient à mettre en tension une " masse parlante " indécise avec des généricités typifiantes qui la reconnaissent ou la régulent, on réalise à quel point une dimension décisive de la théorisation se trouve dans la conception des généricités pertinentes et de leurs modes de *prise* dans le relief sémiotique. Sur ce point il faut souligner que toutes les tentatives de penser la généricité sur le modèle du rapport entre type et occurrence, semblent bien avoir échoué.<sup>26</sup> C'est que l'idée d'un type qui serait

25 Pour des précisions sur le sens de la *diagrammatique* ici évoquée, cf. PIOTROWSKI & VISETTI, 2014.

26 La place manque pour documenter suffisamment ce constat. Nous nous contenterons ici de remarquer que les caractères du familier, de l'usuel, du remarquable, de l'étrange... qui expriment en tout champ phénoménal des régimes propres de typicité et de normativité, sont restés hors de portée des sémantiques d'inspiration logicienne. Les propositions des linguistiques cognitives (schèmes, prototypes) reprises d'un certain modèle perceptiviste sont aussi loin d'y suffire : ayant privilégié certains formants

déterminé en son noyau indépendamment de tout investissement en parole, contrevient aux caractères essentiels de la sémiogenèse, à savoir que c'est elle et elle seule qui livre tout ensemble les valeurs recueillies *in situ* et leur fonds de ressources. L'éclipse et le retrait sont le mode principal et premier d'existence de cette genericité ; son rapport à l'occurrence n'est pas d'abord de subsomption catégoriale, mais plus originairement celui d'une motivation, au sens fort du terme, engageant des motifs qui prédessinent et engagent vers des présences sans pour autant s'y laisser capter – qu'on pense ici à l'exemple évident et universel des morphèmes. Ce lien de motivation est transversal aux régimes domaniaux de la catégorialité, sans pour autant fonctionner sur le mode d'une ontologie formelle. Le battement, ou, si l'on préfère, l'étirement, entre motivation linguistique et engagement thématique implique une genericité épaisse, incertaine dans ses délimitations et sa facture : tendue en amont par l'imaginaire d'une langue comme ressource et impulsion motivante, et en aval par un horizon de types qualifiant, classifiant et dénominatifs. Une telle genericité, qu'il n'y a pas lieu de séparer des conditions concrètes de son actualité, ne procède pas d'une logique du concept, mais d'une logique de perception et de praxis. *Genericité*, par ailleurs, ne signifie pas *générativité*, mais traduit la persistance de lignes de force, de nervures, configurant quelque profil d'un phénomène qui ne se laisse jamais sommer en un objet total, ni se laisse isoler comme un plan

---

linguistiques (unités lexicales, constructions et particules grammaticales) ces linguistiques ne sont pas outillées, par exemple, pour approcher les niveaux (sub-)morphémiques des langues dans leurs relations à une variété ouverte de formants textuels toujours en genèse dans la parole (comme les isotopies). Toutes familles confondues, la plupart des approches linguistiques ignorent le caractère différentiel de la valeur linguistique, qui se rejoue en permanence dans le commerce des signes et dans les engagements des locuteurs. On manque d'une pensée effective de la sémiogenèse, qui combinerait perception et praxis, théorie des formes et normativité, et reposerait ainsi la question des types. Notons en tout cas, du côté de la phénoménologie, que Merleau-Ponty aura évité de reprendre le terme husserlien de type, bien trop chargé par l'idéalité d'un eidos pour lui préférer ceux de typique et de typicité, corrélatifs d'une intersubjectivité et d'un monde de la vie indissociables des médiations sémiotiques et des pragmatiques instituées – cela dans un mouvement semblable à celui par lequel la phénoménologie A. Schutz a pu de son côté ouvrir à une nouvelle sociologie.



détachable de l'être.<sup>27</sup> Et si nous parlons à ce propos d'un chiasme entre perception et langage, ce n'est pas au sens d'un croisement entre deux lignes par ailleurs autonomes, mais au sens d'une indéfinité de points de croisement et d'indiscernabilité, de moments singuliers venant relancer de nouvelles différences au milieu même des oppositions déjà discernées. D'où un possible critère de pertinence théorique, qui serait celui d'une bonne mise en résonance entre une diversité de champs de savoir concernant différentes versions ou différents versants de ce chiasme – par exemple par l'entremise de schèmes mathématiques communs.

Revenant alors à l'idée du langage comme "masse parlante indécise", on se demandera s'il existe un critère central à l'aune duquel pourrait s'apprécier l'effet de vérité porté par telle ou telle construction scientifique. Quel type de consistance théorique peut en effet de façon légitime prétendre convertir une part de cette masse indécise en un "objet signifiant", passible d'un traitement conceptuel, et pourvu d'une "articulation diagrammatique" instituant un repérage phénoménal intéressant? N'est-ce pas ce que prétendent offrir, par exemple, issues de la tradition lexico-grammaticale, les notions de construction ou de morphologie (pour lesquelles on observe que les régularités comme les sémantismes attribués sont toujours remis en question)?

Si on reprend la question dans la perspective des généralités que l'on voudrait voir promues dans le mouvement de théorisation, il nous paraît que leurs factures devraient faire coexister tout au long du travail d'explicitation des caractères croisés du sensible et de l'intelligible. Elles devraient de plus rester dans un état de concernement, de réactivité constante, avec tous les miroitements et

---

27 Pour préciser ce *distinguo* entre *généricité* et *générativité*, disons que *généricité* renvoie à une certaine forme de typicité, mais entendue au sens d'une récurrence qui n'est que retour proche, reprise en suspens, qui ne part d'aucune source à l'identité pré-assignée (c'est dans chaque actualité que la source trouve éventuellement et provisoirement à s'identifier). A l'inverse *générativité* renvoie à une puissance d'engendrer en quelque sorte préalablement investie par une identité qui lui est propre et qu'elle transmet au résultat qu'elle commande.

esquisses de signifiante qui se font jour dans une parole vivante. Non pas bien sûr que l'on attende de la théorie et des descriptions attenantes qu'elles livrent des caractérisations achevées : on veut seulement dire par là que la conceptualité théorique doit intégrer par principe ce type de sensibilité et de réactivité, à titre de capacité, sans préjuger des formes qu'elle pourra prendre dans tel ou tel registre de parole ou dans telle étude. La théorie n'est donc pas un dispositif-noyau assignant aux phénomènes un ensemble de déterminations voué à alimenter le cycle hypothèse-déduction-réfutation. Elle s'apparente plutôt à un art et une technique générale, comme un métier à tisser sur lequel différents canevas plus spécifiques pourront être définis et travaillés, en écho à tel ou tel ensemble de pratiques langagières -- traditionnellement subdivisées en discours et en genres, et repris selon des ethos et des scénographies diverses de la prise de parole.<sup>28</sup>

On pourra évoquer ici à titre de comparaisons les commentaires de M.-P. sur les représentations perspectives de la vision : ni vraies ni fausses, elles sont cependant plus ou moins *justes* – comme une part de vérité – suivant les dimensions d'engagement perceptif, les relations retenues comme pertinentes dans une variété de projets esthétiques et pratiques (comme par exemple, pour la perspective renaissante, qui met en correspondance ligne de fuite et position d'un spectateur idéal).

Ce qui compte en somme dans une épistémologie d'inspiration merleau-pontienne, c'est la densité, toujours relative, et la qualité d'un contact entretenu de proche en proche à travers toutes les étapes ou dispositifs d'une explicitation, qui n'est pas en soi détermination d'un hypothétique objet placé "à l'autre bout", mais établissement d'un lien avec des systèmes de caractérisation en partie plus abstraits (systèmes éventuellement dépendant d'une tradition théorique dont on hérite une forme de questionnement et des styles de montages génériques ; et systèmes dépendant également d'un registre de généralités plus spontané répondant aux usages sociaux). Les montées

---

28 cf. MAINGUENEAU, 1999 ; 2002.

abstractives introduites par la théorie ne signifient pas qu'elle se sépare de la masse parlante dont elle vise un certain profil – elle ne peut en réalité viser ce profil qu'en appui continu à toute la trame du langage, et d'ailleurs souvent par synthèse de plusieurs nappes de discours antécédentes. Pour en donner ici un anti-modèle, pensons à l'approche logico-syntaxique caractéristique de bien des courants linguistiques, à tendance souvent computationnelle : quelle pourrait bien être sa phénoménalité signifiante propre, qui serait corrélative de la théorie, sans pour autant être déterminée-imposée par elle ? Il ne peut s'agir, par exemple, de la présence dans le discours de rythmes sémiotiques (ou d'isotopies), ni d'une distribution plus ou moins étalée de blocs significatifs. Il ne peut s'agir davantage de ce qui relèverait d'une orientation persuasive dans le discours. Et pas davantage, finalement, d'autres dimensions importantes des faits constructionnels eux-mêmes, correspondant à des formes non "logiques" de cohésion, comme il en est d'innombrables tropes et effets de style. En somme le tort de ces approches théoriques tient d'abord à leur prétention d'avoir circonscrit le centre de l'activité de langage, et trouvé, à travers une certaine vision de la grammaticalité, la source formulaire de toute phénoménalité qu'on prétendrait rencontrer dans la parole.

Revenant à la phénoménologie elle-même, nous souhaiterions regrouper pour finir quelques mots-clés retirés de notre pratique des disciplines sémiotiques. Mots-clés qui nous paraissent indiquer quelques dimensions essentielles de l'horizon sémiogénétique ici déployé, et dont nous pensons qu'une phénoménologie authentiquement sémiotique devrait pouvoir les prendre en considération dès ses premiers moments.

– Si le sensible pour l'humain n'est pas que magma, mais tissu de sollicitations appelant dialogue et poursuite, c'est en raison de sa recomposition incessante en un feuilletage de "plans d'expression", engageant des perceptions et des praxis évaluatives, des formes d'attention spécifiques, des répertoires normatifs valant comme institution. La vie perceptive se trouve ainsi rapportée à un ensemble

de pratiques crucialement dépendantes de *plans d'expression* soutenant, motivant, marquant, valorisant le déroulement de l'activité en situation.

– La conséquence évidente en est que l'analyse doit se porter sur les formes en lesquelles se perçoit et se certifie tout enjeu de valeur au sein des cultures. *Valeur* est ici le mot-clé. Mais valeur *sémiotique* : c'est-à-dire tendue par essence entre plusieurs régimes de la valorisation – non seulement d'acquisition, de possession, de transaction, renvoyant à quelque logique économique, mais aussi de report, au sein même des pratiques sémiotiques, à d'autres moments d'explicitation, à d'autres " paroles " qui la métabolisent.<sup>29</sup> Par conséquent, il s'agit en réalité d'une valeur jamais achevée ou possédée. L'esthétique qui en ressort est alors toujours une esthétique de la valeur, en tant que celle-ci fait l'objet d'une quête, en même temps que d'une interrogation jamais aboutie sur sa teneur. Cette esthétique est par là *modale* – au sens d'une modalisation réciproque des signes et des sujets ; elle entremêle le gnomique (pouvoir/ savoir) et le déontique (vouloir/devoir), et dépasse d'emblée une seule éthique du sensible, puisque les enjeux n'y sont déjà pas de simple exploration, mais d'une recherche d'accomplissements, appelant sanction et reconnaissance.

– Ainsi conçue, cette esthétique première n'est pas séparable d'une éthique qui la traverse, non seulement pour ce qui est d'un rapport de conformité ou de convenance aux genres qui la régulent, mais d'abord parce qu'elle est réponse à des appels, proches ou fondamentaux. *Répondre* est bien ici le mot-clé, avec toutes ses concernements possibles – *répondre à/de/pour/devant...* déclinaison que les auteurs des écoles dialogistes russes ont si bien reconnue au début du siècle précédent. Cette position cardinale de " destinataire en réponse " ne procède pas seulement d'une altérité faite d'un rapport entre *ego* et *alter*, mais dépend crucialement d'une inscription dans une communauté polémique de sens et de signes, avec divers états

29 Notion de *valeur*, dont la productivité et l'ouverture tiennent précisément à sa sémioticité, et notion dont on doit à F. de Saussure la centralité en sémiotique. Pour un examen en confrontation avec la phénoménologie merleau-pontienne, cf. PIOTROWSKI & VISETTI in *Metodo* 2015.

collectifs faisant relai (famille, relai d'institution, coordination pratique, groupe en fusion, communauté auto-constituante, *habitus* et traditions...). Ce que le français appelle "voix", et qui engage de multiples dimensions, corporelles, stylistiques, morales, institutionnelles, s'offre alors comme un point d'entrée favorable pour une analyse qui voudrait tenir ensemble le singulier et le général, l'individuel et le collectif.<sup>30</sup>

– Une telle phénoménologie, orientée dès son premier mouvement vers la praxis et les sémiogenèses, et par conséquent vers un monde intrinsèquement social, n'en reste pas moins dans la ligne du principe d'un *primat de la perception* – primat cependant d'une perception qui est, comme nous l'avons assez dit, d'emblée interprétative, et placée sous l'horizon et dans l'exercice vivant des sémiogenèses.

## References

- BARBARAS, R. 1998. « Le dédoublement de l'originaire ». In Notes de cours sur L'origine de la géométrie de Husserl, suivi de Recherches sur la phénoménologie de Merleau-Ponty, (voir aussi sa présentation en 4e de couverture). Paris : Presses Universitaires de France, 289-303.
- BERTAU, M.-C. 2007. « Le vécu de la langue dans la forme et la voix. Une approche avec Iakoubinsky et Volochinov ». *Slavica Occitania*, 417-435.
- BONDI, A. dir. 2012. *Percezione, semiosi e socialità del senso*. Milano: éditions Mimesis.
- BONDI, A. 2012b. « Le sujet parlant comme être humain et social ». *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 65, p. 25-38.
- 2014. « L'expérience de la parole : le thème du sujet parlant ».

30 BERTAU 2007 ; ROSENTHAL 2011 ; BONDI 2015.

Texto ! Textes & Cultures, Volume XIX, 1, 1-21, disponible en ligne sur [http://www.revue-texto.net/docannexe/file/3443/sujetparlant\\_bondi.pdf](http://www.revue-texto.net/docannexe/file/3443/sujetparlant_bondi.pdf).

- 2015. « Pour une anthropologie sémiotique et phénoménologique. Le sujet de la parole entre cognition sociale et valeurs sémiolinguistiques ». *Intellectica*, 63, 123-148.
  - 2016. « Altérité de la parole et socialité du sens : énonciation et perception d'autrui ». In M. Colas-Blaise, L. Perrin, G. Tore (dir.), *L'énonciation aujourd'hui. Un concept clef des sciences du langage*. Limoges : Lambert Lucas, 381-394.
  - 2017. « La plasticité au cœur de la sémiologie : la machine sémiolinguistique de Hjelmslev ». In A. Zinna, L. Cigana (dir.) *Hjelmslev. Le forme del pensiero, le forme del linguaggio*. Roma : Aracne, sous presse.
- BORDRON, J.F. 2013. *Image et vérité. Essais sur les dimensions iconiques de la connaissance*. Liège : Presses universitaires de Liège.
- BOTTINEAU, D. 2010. « Language and Enaction ». In STEWART, J., Gapenne, O. and Ezequiel A. (eds). *Enaction, Toward a new paradigm for Cognitive Science*. Cambridge: MIT Press.
- BOUQUET, S. 1992. « La sémiotique linguistique de Saussure ». *Langages*, 107.
- BOZZI, P., 1989. *Fenomenologia Sperimentale*. Bologna: Il Mulino.
- BÜHLER, K. 2009 [1934]. *Théorie du langage. La fonction représentationnelle*. Edité par J. Samain & J. Friedrich. Marseille : Éditions Agone.
- CADIOT, P. dir. 2012. « Linguistique et phénoménologie du langage ». *La Tribune Internationale des Langues Vivantes, Numéro spécial*, 52-53.
- CADIOT, P., VISETTI, Y.-M. 2001. *Pour une théorie des formes sémantiques – motifs, profils, thèmes*. Paris : Presses Universitaires de France.
- 2009. « Le sens commun dans la facture du proverbe ». In C. Gautier, S. Laugier (dir.). *Normativités du sens commun*. Paris : Presses Universitaires de France, 129-158.

- COQUET, J.-C. 2007. *Phusis et logos : une phénoménologie du langage*. Vincennes : Presses Universitaires de Vincennes.
- CULIOLI, A. 1990. *Pour une linguistique de l'énonciation ; Opérations et représentations*, T. 1. Paris : Ophrys.
- DE SAINT AUBERT, E. 2011. *Avant-propos aux Notes de cours de M.-P. sur Le monde sensible et le monde de l'expression*. Genève : MétisPresses.
- DREYFUS, H. L. 1979. *What Computers Can't Do: The Limits of Artificial Intelligence* (rev. ed.). New York: Harper & Row.
- GODEL, R. 1969 [1957]. *Les sources manuscrites du Cours de Linguistique Générale de F. de Saussure*. Genève : Publications Romanes et Françaises.
- LAKOFF, G. 1987. *Women, Fire and Dangerous Things. What Categories Reveal about the Mind*. Chicago: The University Chicago Press.
- LANGACKER, R. 1987. *Foundations of Cognitive Grammar*. Stanford, Cal.: Stanford University Press.
- LASSÈGUE, J. 2016. *Ernst Cassirer, du transcendantal au sémiotique*. Paris : Vrin.
- LASSÈGUE, J., ROSENTHAL, V., VISETTI, Y-M. 2009. « Économie symbolique et phylogénèse du langage ». *L'Homme*, 192, 67-100.
- LÉVINAS, E. 1972. « La signification et le sens ». In *Humanisme de l'autre homme*. Paris : Fata Morgana, 15-70.
- MAINGUENEAU, D. 1999. « Ethos, scénographie, incorporation ». In R. Amossy (dir.). *Images de soi dans le discours*. Lausanne : Delachaux et Niestlé, 75-100.
- 2002. « Problèmes d'éthos ». *Pratiques*, 113-4, 55-67.
- MANIGLIER, P. (2006). *La Vie énigmatique des signes. Saussure et la naissance du structuralisme*. Paris : éditions Leo Scherer.
- 2007. « L'ontologie du négatif. Dans la langue n'y a-t-il vraiment que des différences ? ». *Methodos*, 7 en ligne sur <http://methodos.revues.org/674>;DOI:10.4000/methodos.674.
- MERLEAU-PONTY, M. 1945. *Phénoménologie de la perception*. Paris : Gallimard.
- 1960. *Signes*. Paris : Gallimard.

- 1969. *La prose du monde*. Paris : Gallimard.
  - 2001. *Psychologie et pédagogie de l'enfant*. Cours de Sorbonne, 1949-1952. Lagrasse : Verdier.
  - 2003. *L'institution, la passivité*. Notes de cours au Collège de France (1954-1955). Paris : Belin.
  - 2011. *Le Monde sensible et le monde de l'expression*. Notes du cours au Collège de France, texte établi et annoté par E. de Saint Aubert & S. Kristensen. Genève : MétisPresses.
- MISSIRE, R. 2005. *Sémantique des textes et modèle morphosémantique de l'interprétation*. Thèse de Doctorat de l'université de Toulouse le Mirail.
- 2013. *Avoir un sens et faire sens : sémiotique textuelle et signifiante en linguistique textuelle néo-saussurienne*. Communication à la journée d'étude Saussure et l'Essence double du langage, Paris, MSH, 22 novembre 2013.
- MONNERET, P. 2003. *Notions de Neurolinguistique théorique*. Dijon : Editions Universitaires de Dijon.
- PETTITOT, J., 1985a. *Les catastrophes de la parole*. Paris : Maloine.
- 1985b. *Morphogenèse du sens : 1, Pour un schématisation de la structure*. Paris : PUF.
  - 1992. *Physique du sens : de la théorie des singularités aux structures sémio-narratives*. Paris : éditions du CNRS.
- PIOTROWSKI D. (1997). *Dynamiques et Structures en Langue*. Paris : Éditions du CNRS.
- 2009. *Phénoménalité et Objectivité Linguistiques*. Paris : Champion, 432 .
  - 2010. « *Morphodynamique du signe ; I – L'architecture fonctionnelle* ». *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 63, 185-203.
  - 2011. « *Morphodynamique du signe ; II – Retour sur quelques concepts saussuriens* ». *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 64, 101-118.
  - 2012. « *Morphodynamique du signe ; III – Signification phénoménologique* ». *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 65, 103-123.
  - 2013. « *L'opposition sémiotique/sémantique comme articulation de la conscience verbale* ». *Versus*, 117, 27-52.



- 2016. « L'intelligibilité phénoménologique du signe, La preuve par la N400 ». A paraître dans Dondero, Estay-Stange, Hénault (éds). *Sémiotique: les nouvelles tendances*.
- 2017 « Considérations épistémologiques sur la glossématique et sur la nature des rapports de 'relation' et de 'corrélation' ». In A. Zinna, L. Cigana (dir.) Hjelmslev. *Le forme del pensiero, le forme del linguaggio*. Roma: Aracne, sous presse.
- PIOTROWSKI, D. VISETTI, Y.M. 2014. « Connaissance sémiotique et Mathématisation – sémiogenèse et explicitation ». *Versus - Quaderni di Studi Semiotici*, 118, 141-170.
- 2015. « Expression diacritique et sémiogenèse ». *Metodo. International Studies in Phenomenology and Philosophy*, 3, 1.
- 2017. « The Game of Complexity and Linguistic Theorization ». In P. Perconti, I. Licata, F. La Mantia (eds) *Language and Complexity, The emerging meaning*. Dordrecht: Springer, 3-38.
- RASTIER, F. 2001a. *Arts et sciences du texte*. Paris : Presses Universitaires de France.
- ROSENTHAL, V. 2004. « Perception comme anticipation : vie perceptive et microgenèse ». In R. Sock & B. Vaxelaire (éds.), *L'Anticipation à l'horizon du présent*. Bruxelles : Mardaga, 13-32.
- 2011. « Synesthésie en mode majeur : une introduction ». *Intellectica*, 2011/1, 55, 7-46.
- 2012. « La voix de l'intérieur ». *Intellectica*, 2012/2, 58, 53-89.
- ROSENTHAL, V., VISETTI, Y.-M. 2008. « Modèles et pensées de l'expression: perspectives microgénétiques ». *Intellectica*, 50, 177-252.
- 2010. « Expression et sémiiose – pour une phénoménologie sémiotique ». *Rue Descartes*, 70, numéro spécial sur les Usages de Merleau-Ponty, sous la direction de F. Sebbah & N. Piqué, 26-63.
- SALANKIS, J.-M. 2014. *Partages du sens. Une présentation de l'éthanalyse*. Paris : Presses Universitaires de Paris Ouest.
- SALANSKIS, J.-L. 2003. *Herméneutique et cognition*. Lille : Presses Universitaires du Septentrion.
- SAUSSURE, F. de 1967. *Cours de linguistique générale*. Édition critique

- préparée par T. de Mauro. Paris : Payot.
- 2002. *Écrits de linguistique générale*. Paris : Gallimard.
- SEBBAH, F., SALANSKIS, J.-M. 2008. *Usages contemporains de la phénoménologie*. Paris : Sens & Tonka.
- SONESSON, G., 2009. « The View from Husserl's Lectern ; Considerations on the Role of Phenomenology in Cognitive Semiotics ». *Cybernetics and Human Knowing*, 16 (3-4).
- TALMY, L., 2000. *Towards a Cognitive Semantics*. Cambridge: MIT Press.
- THOM, R., 1972. *Stabilité structurelle et morphogénèse*. Paris : Édiscience.
- VISSETTI, Y.-M. 2004a. « Constructivismes, émergences : une analyse sémantique et thématique ». *Intellectica*, 2004/2, 39, 229-259.
- 2004b. « Le Continu en sémantique – une question de Formes ». *Cahiers de praxématique*, 42, 39-74.
  - 2004c. « Anticipations linguistiques et phases du sens ». In R. Sock & B. Vaxelaire. *L'Anticipation à l'horizon du présent*. Bruxelles : Mardaga, 33-52..
  - 2004d. « Language, Space and Theory of Semantic Forms ». In A. Carsetti (ed.), *Seeing, Thinking and Knowing – Meaning and Self-Organization in Vision and Thought*. Dordrecht: Kluwer Ac. Pub., 245-275.
  - 2016. « Motifs et imagination sémiolinguistique ». A paraître dans Dondero, Estay-Stange, Hénault, (éds). *Sémiotique: les nouvelles tendances*.
- VISSETTI, Y.-M., CADIOT, P. 2006. *Motifs et proverbes – Essai de sémantique proverbiale*. Paris : Presses Universitaires de France.